

J. BAUMANN

**CHRONIQUE
DE LA
LIBÉRATION DE THANN**

Extraits d'un Journal de guerre
20. 11. 1944 - 5.2. 1945



THANN 1945

AVANT-PROPOS

En publiant ces modestes feuillets, détachés de mon journal de guerre, je n'ai d'autre ambition que celle de rappeler à la mémoire de mes compatriotes et d'inscrire dans les annales de la ville de Thann le souvenir des événements, heureux et tragiques à lu fois, qui, au milieu de l'effondrement du Troisième Reich, ont marqué le retour de la France dans notre cité.

Des circonstances de ce retour nous nous étions forgé une vision fort différente de celle qui, finalement, devait s'offrir à nos yeux.

Après la prise de Mulhouse, surtout, suivie de la fuite éperdue de nos Nazis, tous les espoirs nous avaient semblé permis. Nous ne rêvions plus que de chars. Nous les voyions, foudroyant, balayant tout sur leur passage, surgir à l'improviste aux portes de la ville, pour en chasser les derniers soldats de la Wehrmacht.

Hélas, nous devons bien vite nous rendre à l'évidence qu'il fallait déchanter. Que le Boche ne nous lâcherait pas à si bon compte. Que notre coin de terre allait, à son tour, connaître les horreurs de la guerre.

Vint le 7 décembre. L'offensive se déclanche. Bitschiviller est pris. Le lendemain c'est l'attaque sur Thann. Pendant 3 jours on se bat furieusement dans les rues. De haute lutte nos soldats, légionnaires, tirailleurs marocains, chasseurs d'Afrique, arrachent aux Boches maison par maison, rue par rue,} quartier par quartier. Le hasard des déplacements des combats crée des situations étranges. Allégresse débordante dans telle ruelle, déjà libérée. Anxiété et incertitude dans telle autre, où la bataille fait encore rage. Ignorance totale de l'état des choses 50 pas plus loin.

Le 10, enfin, Thann est complètement nettoyée. Mais ce n'est pas encore la fin des épreuves. Car l'ennemi se tient tout proche. A quelques centaines de mètres de la ville, à peine, il s'est arrêté, cramponné au « Drackhüffa », retranché dans les maisons de Vieux-Thann, embusqué dans les futaies du Herrenstubenkopf.

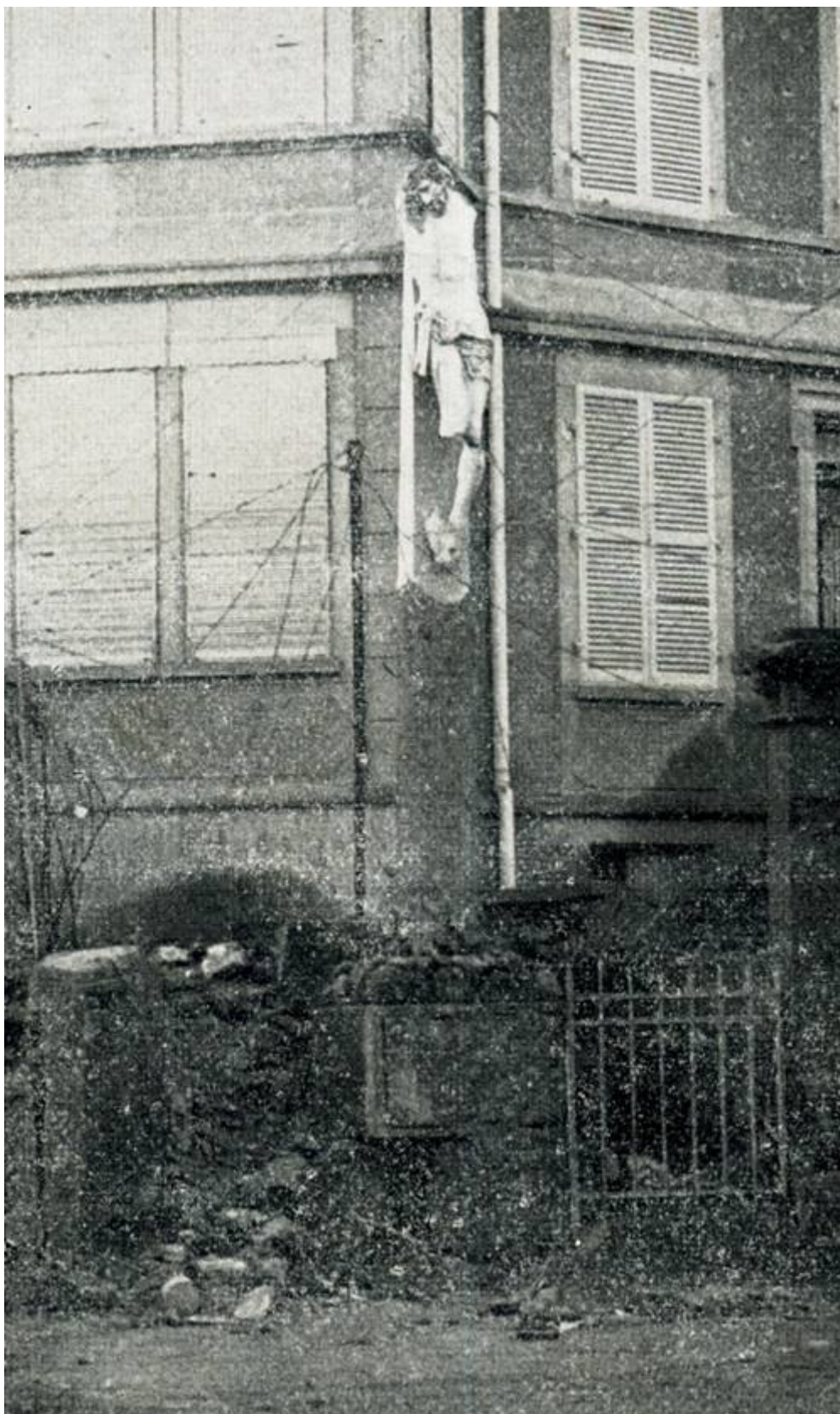
Et c'est sous sa menace que commence pour nous « une drôle de vie », dominée et réglée toute entière par la cadence d'innombrables coups de mortiers. Résignés, nous continuons à mener une existence souterraine dans l'ambiance ténébreuse des caves. Le danger est constant et partout, le nombre des tués et des blessés, l'ampleur des dégâts, l'attestent tragiquement. Mais on s'y habitue. On apprend à ruser avec la mort, à prendre ses précautions, à distinguer les « arrivées » des « départs », à prévoir les périodes d'accalmies pour sortir en ville, à dresser l'oreille, une fois dehors, et à faire un plat-ventre magistral à l'approche d'un mortier. On apprend à se contenter de peu, à vivre primitivement, à réparer des toitures trouées et des carreaux cassés avec n'importe quoi et à faire le troc avec les Marocains qui adorent poules et lapins et détestent les « beans ». Et, finalement, on apprend aussi à interpréter les mouvements de troupes, à se méfier des bobards, à patienter et à garder confiance dans les heures les plus critiques !

Le 4 février, seulement, ce rude et douloureux apprentissage s'achève. L'obsédant cauchemar s'évanouit comme par enchantement. Arrivés au bout de notre calvaire nous ressuscitons à une vie nouvelle !

Si j'ai réussi à fixer l'essentiel des aspects changeants et des péripéties multiples de ces semaines amères et pourtant glorieuses, qui prennent une place à part dans la vie de chacun comme dans l'histoire de notre ville, ma chronique aura atteint son but. A tous ceux, qui ont bien voulu s'intéresser à ma tâche, en me fournissant des renseignements et des précisions susceptibles de compléter mes notes personnelles, prises au jour le jour, je tiens à exprimer mes sincères remerciements, en particulier à Monsieur le général de Vernejoul, auquel je dois les indications sur les unités engagées dans la bataille de Thann.

Thann, le 1^{er} décembre 1945,

J.B.



La croix du Stauffen

Chronique de la Libération de Thann.

20.11.1944 — 5.2.1945

20 novembre. — La grande sensation de la journée : Hier soir, bousculant les Allemands près de Délie, les troupes de la Première Armée Française ont fait irruption dans le Sundgau le long de la frontière suisse. Dès le matin l'heureuse nouvelle court de bouche en bouche, de maison en maison, de rue en rue, animant toutes les conversations, allumant les plus folles espérances. Ce soir, peut-être, ou demain, au plus tard, « ils » seront là ! Bon Dieu ! Quelle réception on va leur faire ! Les drapeaux sont donc prêts depuis longtemps ! Les costumes alsaciens également ! Et à la cave il reste bien une dernière bouteille pour trinquer et fêter ! Mais regardez les têtes des Boches. Quelles figures d'enterrement ! Ils n'ont pas envie de rigoler, les coquins, se rendant parfaitement compte que le moment de filer est arrivé. — Un seul train de Mulhouse arrive le matin en gare de Thann. C'est le dernier. Le train descendant le soir vers Lutterbach est dirigé sur Colmar. Plus de communications téléphoniques avec Mulhouse. Dans la soirée — ça nous fait bondir de joie — nous apprenons l'entrée des Français à Riedisheim et à Mulhouse. D'après le poste de Beromunster les Français seraient même déjà à Cernay et à Thann. Sacrés Suisses ! Où sont-ils allés se renseigner pour lancer un pareil pétard !

21 novembre. — Pendant la nuit le courant électrique a été coupé. Le matin l'eau manque également. Dans les épiceries les bougies et les manchons à incandescence sont fort demandés. Plus de nouvelles par TSF, plus de journal, plus de communiqués de l'OKW, plus de courrier. Nous sommes littéralement coupés du reste du monde. Rien de précis sur la situation à Mulhouse. Les Allemands préparent la destruction des ponts de la Thur et du tunnel de « la Rochelle ». La NSV commence l'évacuation des femmes allemandes et de leurs enfants. Les gendarmes, eux, emmènent leurs femmes dans leurs voitures de service. Qu'ils sont pressés ! Sans doute connaissent-ils mieux la gravité de la situation. Le soir le courant électrique revient. Peu de nouvelles sûres à la radio. Il paraît que des chars français s'approchent d'Ensisheim.

22 novembre. — Dès les premières heures de la matinée et jusqu'aux environs de 14 heures le grondement d'une violente canonnade monte de Belfort et de la chaîne des Vosges. La rumeur

persiste qu'une grande bataille de chars ferait rage aux environs de Belfort. Les chars français, opérant à Mulhouse et à Saint-Louis, seraient coupés de leurs bases près de Delle. L'après-midi et le soir passent sans nous apporter des précisions. On ne voit plus d'avions, le temps étant fort mauvais Londres annonce l'arrivée des chars français aux abords de Colmar. Est-ce vrai ? La nouvelle est tellement surprenante qu'on n'ose y croire.

23 novembre. — Conversation avec le Dr Krückels du Weco : « A la Kreisleitung on lui a dit que la situation n'a jamais été plus favorable. Les chars français sont entièrement « abgeriegelt » ! D'ici quelques jours tout ce cauchemar sera passé. Aucun motif de f... le camp. » Qu'il se fait, des illusions, le Dr Kriickels ! Quelques heures après, à 16 h., le «Kreisamtsleiter», chef de la NSV, Karcher, apporte au Landkommissar Hermann Schneider la nouvelle officielle de l'entrée des troupes de Leclerc à Strasbourg. Immédiatement l'ordre de partir est donné à tous les services à l'exception du Landkommissar et du Kreisleiter ainsi que de leurs collaborateurs directs. Même ordre pour les Alsaciens « qui se sont dévoués pour le Parti ». C'est dans l'arrondissement de Villingen qu'ils doivent se replier. Fiévreusement les nazis préparent leurs malles. — Depuis hier, le barrage anti-chars près du parc municipal est fermé. Des barrages il y en a un peu partout, Faubourg des Vosges, Rue des jardins, Rue de la paix, Faubourg du Rhin, Rue Kléber etc... A 18 h 30 on entend de fortes détonations en direction de Graffenwald. Le ciel est embrasé. Une maison ou un char sont en flammes.

24 novembre. — L'évacuation des nazis se poursuit à une allure accélérée. Dans le Faubourg du Rhin les camions tiennent toute la longueur de la rue, du passage à niveau jusqu'à la Kreisleitung. Il pleut à torrents. Pendant la nuit le Landkommissar est parti précipitamment. Le matin on voit disparaître la grasse Kreisfrauenschaftsleiterin Fräulein Lisbeth Oertel, la terreur des femmes thannoises, puis la svelte Bannmädelführerin Trudel Gossenberger et un tas de bonzes, grands et petits, qui n'ont pas la conscience tranquille. Les Thannois cachent à peine leur joie. Le moment tant attendu, le voici. Le spectacle « einmalig » tant rêvé se présente à leurs yeux : Le Boche plie bagages !

Mais le Kreisleiter, le Pg. Heckmann, et quelques-uns de ses acolytes thannois, les Himmelberger, Bechelen, Munsch et d'autres encore sont toujours là. Ils ont échangé la brune « tunique d'honneur » contre l'uniforme feldgrau, plus discret, de la Wehrmacht et, rassemblés à la Kreisleitung, broient du noir. Le Burgermeister Erich Schneider, surnommé par les Allemands eux-mêmes « le plus grand poivrot de Thann », rôde encore dans la ville, dont il avait rêvé faire un bastion du national-socialisme. Sous le prétexte que rien ne devait tomber entre les mains de l'ennemi qui puisse lui servir il a fait brûler, à la chaufferie de

l'hôpital, le fichier des cartes de ménage et jusqu'aux sceaux de la mairie. — Vers le soir, violent tir d'artillerie au loin. De Lachapelle arrivent des soldats, sales et harassés. La gendarmerie recherche les traces d'une chenillette française qui, la nuit passée, se serait aventurée dans le Steinby. La rumeur court que le Lutzehof aurait brûlé.

25 novembre. — Les Allemands installent de l'artillerie sur FOchsenfeld, près de Vieux-Thann, et sur la route de Rammersmatt. L'après-midi, le bruit du canon se rapproche. La Kreisleitung est dissoute et se replie à Cernay, au grand soulagement des Thannois, qui, jusqu'au dernier moment, en avaient redouté quelque coup de coquin. En ville on voit beaucoup de militaires.

26 novembre. — Dimanche. Le matin violente canonnade du côté de Masevaux. Vers 11 heures on perçoit nettement le crépitement des rafales de mitrailleuses. Bientôt on apprend que les Français ont pris Masevaux, qu'ils avancent vers Rimbach et s'apprêtent à pousser jusqu'à Thann par le Col du Hundsrück. Mais la nuit passe et les Français ne viennent pas. Le Landkommissar Schneider, après une brève réapparition, repasse en hâte le Rhin.

27 novembre. — Ciel sans nuages. Vers 6 heures du matin de nombreux bombardiers survolent la région. Le siège de la HJ, installé dans la villa Bockel, est mis à sac. La ville est en effervescence. On vient de publier à sons de cloche et par voie d'affichage que tous les hommes, âgés de 16 à 60 ans, devront se présenter à 15 heures sur la place de la mairie. Quatre douzaines à peine obéissent à l'ordre. On leur fait achever les barrages anti-chars. Soulagement. N'avait-on pas craint que les nazis voulaient encore au dernier moment faire évacuer la population masculine pour l'enrôler dans le Volkssturm ! — Avant son départ, le chef de la Schutzpolizei, le Revierleutnant Bahr, a confié aux sapeurs-pompiers le soin d'assurer la police en ville. — Le soir le tonnerre du canon s'amplifie. Une fois de plus on espère que c'est le prélude à la libération, attendue pour la nuit. A 21 heures des avions passent en grand nombre. Ce n'est que plus tard qu'on apprend qu'ils ont violemment bombardé la ville de Fribourg.

28 novembre. — Le matin et le soir tir d'artillerie, plus bruyant et plus lugubre que jamais. Les Français pilonnent la « Croisière » près de Cernay. Les Allemands, de leur côté, tirent en direction de Masevaux, pour protéger leur repli sur la rive gauche de la Doller. Le 1. et le 2. C.A., l'un venant de Masevaux, l'autre de Mulhouse, font leur jonction à Burnhaupt. Une Feldgendarmerie qui avait cantonné passagèrement dans les logements vides des gendarmes boches décampe en vitesse. Le soir, vers 17 heures, des soldats allemands, armés de la Panzerfaust, surveillent la route près de la fabrique des Produits chimiques. Ils expliquent que l'ennemi — le leur ! — a réussi une percée à Guewenheim

et qu'ils l'attendent d'un moment à l'autre. On apprend, d'autre part, que les Français exerceraient une forte pression du côté du Belacker pour descendre dans la vallée de St-Amarin. Ils seraient également au Hundsrück. Des obus tombent sur Felling et Ranspach. — Le Burgermeister Schneider ayant rejoint les épaves de la Kreisleitung à Cernay, l'administration municipale allemande a cessé d'exister.

29 novembre. — Installées à la Riegelsburg et au Blosen, des batteries allemandes se mettent à tirer peu après 13 heures. Au courant de l'après-midi la passerelle de la Place des volontaires saute. Au loin, dans la plaine de l'Ochsenfeld on aperçoit les lueurs d'un immense brasier : Les Allemands ont mis le feu aux baraquements du camp des SS St-André (« SS-Ausbildungslager Sennheim »). En ville on ne voit que des figures anxieuses. Tout le monde craint que la Wehrmacht veuille défendre Thann jusqu'au bout.

30 novembre. — Le dernier maire français, révoqué par les Allemands en 1940, M. Alfred Muller, est convoqué au Landkommissariat où le représentant du Landkommissar lui offre le siège vacant de Burgermeister. M. Muller refuse, déclarant qu'il ne tenait pas à être rétabli dans ses fonctions par ceux qui, 4 ans plus tôt, l'avaient chassé de la mairie. Il serait pourtant tout disposé à se faire l'interprète de la population auprès du Kampfkommandant pour obtenir que la ville soit épargnée.

1er décembre. — Nuit assez calme. Nous attendons les Français pour aujourd'hui. Les Allemands semblent également prévoir une attaque, car leurs services, nichés un peu partout en ville, plient bagages. Les batteries du Blosen, de la Riegelsburg et du Kattenbachy s'en vont. Vers 17 heures violent tir du côté de Bitschwiller et dans la plaine. — Ce matin à 10 h 30, le Kampfkommandant, Oberstleutnant Wellenkamp, a donné ordre aux derniers civils allemands, restés encore à Thann, de partir sans délai. Au cours de la matinée il avait également reçu une délégation conduite par M. Alfred Muller et composée de M. l'abbé Bischoff, administrateur de la paroisse catholique, M. le pasteur Gschaedler et M. le Dr. Kopp. Il lui avait déclaré : Il n'y aura guère à craindre que la ville soit bombardée par l'artillerie. Les Français n'y ont aucun intérêt. S'ils en avaient eu l'intention ils auraient pu le faire depuis longtemps.

2 décembre. — Ce matin, à 2 h. 40, les Allemands ont fait sauter le tunnel de « la Rochelle », le viaduc vis-à-vis de l'usine Scheurer-Lauth ainsi que le poste d'aiguillage, le réservoir et les aiguilles de la voie ferrée en gare de Thann. On ferme le barrage près de la fabrique des Produits chimiques. Tout cela sent la préparation du départ définitif. Mais du côté de Roderen les choses ne semblent pas aller au mieux. La résistance allemande se raidit. Les batteries, parties de Thann

pour Steinbach, sont revenues dans la nuit sur leurs anciennes positions et tirent tant qu'elles peuvent. La riposte française ne se fait pas attendre. Vers 17 heures des projectiles éclatent aux abords de la maison Aulen sur la Hauteur de Leimbach. Se voyant repérée, la batterie à laquelle étaient destinés ces premiers obus tombés à proximité de la ville, change de place et s'installe, vers minuit, derrière la sous-préfecture et dans les jardins voisins. — Les troupes françaises ont pris pied dans la ville de St-Amarin.

3 décembre. — Quel dimanche lugubre. En allant à la messe, on entend les obus siffler au-dessus de la ville en direction du Hundsrück. C'est que sur le chemin du Rangen, au Kattenbachy, d'autres pièces ont été mises en batterie. Du fond du Steinby nous parvient le bruit d'une vive fusillade. Vers 3 h 30 trois gros Panzer gravissent lourdement la Hauteur de Leimbach. De la direction opposée arrivent, par petits paquets, des fantassins fatigués, la plupart armés de la Panzerfaust. Ils se regroupent derrière le barrage anti-chars et disparaissent. Des canons, installés dans le parc, tirent à tout rompre. La nuit, les Français font de la contrebatterie. Leurs obus se dispersent dans le parc, Rue Kléber, Rue St-Georges, Cité Fluhr et fabrique des Produits chimiques. Il n'y a pas encore eu des victimes parmi la population civile, mais les dégâts matériels sont déjà assez considérables.

4 décembre. — La décision se fait toujours attendre. Le tir est moins intense que la veille. Les Français seraient tout près de la ville, au Weckenthalkopf. Mais quand, enfin, viendront-ils pour de bon ?

5 décembre. — Nuit calme. Pendant la journée on n'enregistre des « arrivées » qu'entre 14 et 15 heures dans les environs de la fabrique des Produits chimiques que les Allemands viennent de garnir de canons. Le matin la fabrique a distribué du pétrole. Par centaines, jeunes et vieux, hommes et femmes, ont fait la queue devant la grille. C'est qu'il faut de la lumière pour les caves, le courant électrique continuant à faire défaut. — La ville est déserte. A l'exception des boulangeries, tous les magasins sont fermés. On a l'impression que les Français ont été repoussés sur les crêtes encadrant le vallon du Steinby. De la Rosenberg et de l'Engelsbourg les Allemands tirent vers le Weckenthalkopf et l'Alenborn. Des troupes, à pied ou motorisées, refluent de la vallée de Saint-Amarin vers la plaine, tandis que de petits groupes s'engouffrent dans le vallon du Steinby. Ils marchent à la file indienne, las, indifférents, crasseux. Ce n'est plus la « stolze Wehrmacht » ! Et pourtant, ces loques se défendent comme des forcenés ! — Faubourg des Vosges, le jardinier Aimé Christen de Vieux-Thann a été tué par un éclat. C'est la première victime civile.

6 décembre. — Nuit et matinée tranquilles. A la mairie on distribue les cartes d'alimentation. Les dernières qui porteront un texte

allemand ! L'après-midi des projectiles éclatent dans le Kattenbachy et près du Bungert. Le Sackührle brûle. Chemin des pèlerins, M. Gruneisen Joseph, est tué par un éclat, sa femme mortellement blessée. Un artificier allemand, se tenant près du pont, a une jambe arrachée. Vers 4 heures les Allemands détruisent, Faubourg des Vosges, le pont sur le canal près de l'Industrie textile.

7 décembre. — Jeudi. A 7 heures du matin, après une nuit relativement calme, un vacarme infernal fait tressaillir nos cœurs. C'est l'offensive générale sur Thann. Des projectiles s'abattent drus sur la hauteur de Leimbach, le quartier de l'usine Scheurer et les abords de la fabrique des Produits chimiques. Avec de rares interruptions le bombardement dure jusqu'à 10 heures. L'après-midi la danse recommence dans le quartier du Steinby. Impatiente et anxieuse à la fois, la population, réfugiée dans les caves, attend les événements. A 14 heures le pont de la Halle aux blés saute sous l'effet d'une énorme charge d'explosifs. Les maisons voisines sont détruites ou, comme le musée et la Halle aux blés, terriblement endommagées. Débouchant de la Route Joffre, appuyés par des chars, les Français prennent Bitschwiller et avancent jusqu'à l'usine Scheurer, qu'ils occupent en partie. A l'autre bout du champ de bataille Rammersmatt est conquis après de rudes combats.

8 décembre. — Vendredi. De 8 h. 45 à 9 h. 45 la ville haute, le centre, le Kattenbachy et le Steinby sont soumis à un bombardement intense. Vers 9 h. un gros obus traverse l'immeuble No 11 du faubourg du Rhin. Le petit Tscheiller André, âgé de 13 ans et la bonne Erny Clémentine, âgée de 35 ans, sont tués. Une fillette Vetter Simone, âgée de 6 ans, a le bras presque arraché, Mme Joséphine Guth est atteinte mortellement, son mari, M. Guth Jacques, maître tailleur, et Mme Tscheiller sont moins grièvement blessés.

Vers 9 h. 30 un obus incendiaire met le feu au magasin Bumsel dans le faubourg du Rhin. En un clin d'œil tout le bâtiment flambe comme une torche. A 13 heures les flammes, — que combattent vainement une poignée de sapeurs-pompiers, sortis malgré le danger et auxquels les soldats allemands interdisent d'approcher la Thur pour y puiser de l'eau — gagnent le garage, la menuiserie et les hangars, bondés de bois sec, de l'entreprise Doncols. — Vers 11 heures les Allemands font sauter le pont du Bungert. Fort heureusement une partie seulement de la charge de dynamite préparée explose et les maisons du voisinage s'en tirent sans trop de mal.

Plus de doute, le dénouement approche. Dès le matin, les PC allemands installés dans les locaux de l'Ex-DAF et du cercle protestant, rue St-Jacques, vident les lieux pour se replier à Vieux-Thann. Descendant, en partie, du Weckenthalkopf les troupes françaises

pénètrent dans la ville aidées par des chars venant de Bitschwiller. D'après combats se livrent après 15 heures autour du tunnel, resté intact, près de la maison Feltzinger, où les Allemands, refoulés peu à peu du Hertzogerberg, se sont retranchés. Des chars ayant pris le souterrain d'enfilade et y envoyé une douzaine d'obus explosifs et une bande de mitrailleuse, une cinquantaine d'Allemands sortent par l'autre bout de l'ouvrage, poussant des hurlements et demandant grâce.

A l'entrée de la ville le barrage et le fossé anti-chars que forme le canal depuis la destruction du pont près de l'Industrie textile, sont contournés par la cour de la fabrique où une autre barricade est démolie en un rien de temps. Trois Panzer allemands, qui mènent la lutte dans le faubourg St-Jacques, se retirent vers la mairie. Peu avant 13 heures des chars atteignent la hauteur du magasin à sel. Les Allemands résistent avec acharnement. Il y en a aussi qui se cachent dans les caves pour se rendre. A 16 h 40 exactement les chars français débouchent sur la place devant la mairie, après avoir délogé un canon anti-chars établi près de la cathédrale et un Panther, tapi au coin de la rue du Bungert. Dans la cave de la mairie, bondée de réfugiés, c'est le délire. Des cris de joie, des baisers, des larmes accueillent les premiers Français qui y pénètrent. 5 soldats allemands s'y constituent prisonniers.

Mais la bataille continue. Le Panther qui, tout à l'heure, rugissait au coin de la rue, s'est retiré en direction du Bungert et démolit les chenilles d'un char arrêté sur la bascule municipale. Il se fait nuit. 4 chars poussent une pointe jusqu'à la rue du 7 août pour revenir à la mairie où, avec quelques hommes, ils repoussent pendant la nuit plusieurs contre-attaques allemandes. Jusqu'à la mairie la ville est donc entre les mains des Français. Les Allemands, eux, tiennent encore le quartier du Steinby — avec le Stauffen — à partir du passage à niveau de la rue Kléber, le faubourg du Rhin avec le Bungert et, de l'autre côté de la Thur, le Kattenbach. — Dans la vallée les Français se sont emparés de Willer, dont ils s'étaient approchés, dès hier, jusqu'au pont.

9 décembre. — Samedi. Quelle nuit agitée, surtout pour le centre de la ville. Va-et-vient continuel de troupes — oh, pas bien nombreuses — qui attendent le jour pour poursuivre l'avance. Vers 7 h 30, trois chars se tiennent à l'entrée du faubourg du Rhin. Un mortier allemand, caché dans l'immeuble de l'Office du travail, asperge la place de la mairie de ses projectiles. L'ayant enfin repéré un char le réduit au silence, tout en démolissant la moitié du bâtiment. Lentement les Français progressent vers la gare en passant par la rue St-Georges et la rue de la Poste. A 15 heures leurs chars s'engagent dans le faubourg du Rhin que les Allemands viennent d'abandonner. Sur le passage à niveau de l'usine Weco un char est atteint et flambe ! Dans la fabrique des Produits chimiques les légionnaires ne poussent que jusqu'à la villa

Ourisson et se retirent de nouveau. Caché dans la petite ruelle entre la fabrique et le calvaire un gros Panzer est abattu par des destroyers qui lui ont fait la chasse en s'infiltrant par la rue Jeanne d'Arc.

Quant au Bungert, les Allemands, soutenus par 2 Panzer, continuent à le tenir pendant toute la journée. Au cours de la matinée leur tir met le feu aux garages de l'Ours Blanc, garnis de munitions et de bidons d'essence. Rapidement les flammes s'emparent de tous les bâtiments situés dans la rue du Bungert. Sous la pluie des balles et des obus les habitants se sauvent, les uns dans la cave de l'école du Bungert, les autres à la mairie. Le soir on aperçoit le dernier Panzer devant la maison Wimmer. Menacés d'être contournés, les Allemands profitent de la nuit pour décrocher.

En direction du Steinby l'avance se poursuit également. Le matin, entre 8 heures et midi, ce quartier a essuyé un bombardement d'une extrême violence, destiné, paraît-il, à entraver le décrochage des troupes allemandes, défendant le Stauffen et renforcées la nuit précédente par des éléments amenés de Guebwiller. Rue Kléber les chars poussent jusqu'à la Croix du Stauffen — passagèrement même jusqu'au barrage du parc — après avoir liquidé un mitrailleur allemand qui tirait comme un forcené devant le restaurant Subiger. Atteint de plein fouet l'imprudent s'est écroulé au pied du crucifié, amputé de ses bras. — La rue des jardins est encore occupée par les Allemands.

A la cave de la mairie fonctionne un poste de secours. On y amène constamment des blessés, parmi eux le Thannois Greder René, arrivé avec les premiers chars.

Au Rattenbach, on ignorait encore ce matin que la ville était en grande partie libérée. Ayant quitté leurs caves et s'étant aventurés dans la rue en face du pont sauté de la Halle aux blés, quelques hommes, avides de nouvelles, s'enquirent par-dessus la rivière de la situation. « Mais les Français sont là ! Les Boches ont filé ! » — « Comment ? Ce n'est pas vrai. » — « Mais si, c'est vrai. » — Et comme les Kattenbachois ne se départirent pas de leur incrédulité, on amena au pont deux jeunes soldats français qui, non sans émotion, virent alors de l'autre côté du cours d'eau hommes, femmes et enfants sortir des caves, se rassembler devant les décombres des maisons écroulées, et, brandissant le drapeau tricolore, crier d'interminables « Vive la France » !

Mais la joie n'est pas dans toutes les familles, le bombardement ayant fait 6 victimes parmi la population civile : Labrell Georges, Martin Adolphe, Studer Jeanne (tuée à la cave, rue du Steinby), Tscheiller Albert, Kessler Edouard et Steger Marthe, ont mêlé leur sang à celui des braves soldats pour qui Thann fut la dernière étape.

10 décembre. — Dimanche. Journée décisive. Nuit remplie de bruits guerriers, éclairée des lueurs de l'incendie de l'Ours Blanc. Dès le petit jour le nettoyage de la ville se poursuit.

Dans le quartier du faubourg du Rhin les Français occupent la majeure partie de la fabrique des Produits chimiques, dont les chemins et les pelouses ont été minés par les Allemands avant leur départ. Sur la route de Mulhouse l'avance n'est pas portée au-delà de la coopérative.

Pendant la nuit les Allemands ont évacué les hauteurs du Stauffen et de la Vue Zuber. Les blindés français s'enfoncent dans le Steinby, cueillant dans la maison Huck 62 prisonniers. Dans la maison Jenn 25 autres se rendent. A 9 h 30 des légionnaires pénètrent dans la sous-préfecture ; peu auparavant le barrage antichars du parc Albert 1^{er} a sauté. En fin de matinée tout le quartier du Steinby avec la Hauteur de Leimbach est libéré.

Le Kattenbach, à l'autre bout de la ville, est occupé à son tour. Le matin, les Allemands, chassés de la Rosenbourg, sont venus s'embusquer dans les ruines du Sackührle. Conduits par M. Vuillier Joseph, maître-électricien, 3 chars arrivent vers 15 heures près de la maison forestière, après avoir traversé à gué, non sans peine, le canal et la Thur. Un char reste en arrière, les deux autres avancent jusqu'au Sackührle d'où ils font sortir une cinquantaine de prisonniers.

Au fond du Kattenbachy, les Allemands se sont retirés jusqu'au-delà du Grossfels, à la montagne, à gauche, derrière le Fesselplatz ; à droite ils tiennent encore la hauteur dominante du Rangen, sur lequel les tirailleurs ont pourtant déjà réussi à prendre pied.

Mais la ville est libre ! Et en dépit des destructions, en dépit des affres endurées, la population ne se connaît plus de joie. Chaque famille a « son » soldat. On le fête, on l'admire, on le gâte avec les plus précieux trésors de la cave et de la cuisine.

Hélas, la liste des victimes civiles s'est encore tragiquement allongée : M. Jordan Albert, chef de gare, a été tué, M. Blankenhorn Robert, chef de district, ainsi que M. Grob Jacques ont été mortellement blessés.

A l'Ours Blanc, le feu, après avoir gagné les bâtiments de la cour, a continué à faire rage. Tout le carré de maisons, contenant 13 logements, un restaurant et des garages n'est plus qu'un amas de ruines fumantes.

11 décembre. — Cette nuit on n'a pas beaucoup dormi à Thann. Si, à force de fêter la libération, les Thannois ont oublié le sommeil, les Allemands, de leur côté, ont fait un vacarme de tous les diables, déversant leurs premières giboulées de mortiers sur la ville. Pendant la

journée ils continuent, ce vilain jeu nous donnant un avant-goût de ce qui nous attend.

Un char qui s'était aventuré sur la route de Mulhouse un peu au-delà de la clôture de la fabrique des Produits chimiques est violemment pris à partie et mis hors de combat., La veille un Panther a été abattu route d'Aspach. Le soir on apprend l'heureuse nouvelle de la prise de Leimbach et de Roderen.

12 décembre. — Après de durs combats, dont on pouvait suivre les différentes phases d'en bas, la pente sud du Rangen est entièrement nettoyée de l'ennemi. Les derniers tireurs d'élite allemands sont chassés de l'enceinte de la fabrique des Produits chimiques. — Gros incendie à l'usine Scheidecker.

13 décembre. — On ne voit presque plus de chars en ville. Partout, dans les rues parsemées de décombres et de matériel de guerre, gisent encore des cadavres de soldats allemands. — Plusieurs nazis alsaciens, qui n'avaient pas pris la précaution de déguerpir, sont arrêtés par la Sécurité militaire et emmenés à Masevaux.

14 décembre. — Dans la matinée une violente contre-attaque allemande est repoussée sur le Rangen. Les opérations en direction de Vieux-Thann ne sont pas poursuivies. Et les Allemands de continuer à s'acharner sur la ville. Le quartier de la Place des vigneron est tout particulièrement visé. C'est là, en effet, sur le pont provisoire, que passe tout le ravitaillement des unités stationnées dans le Kattenbachy et sur le Rangen. — La passerelle de la Place des volontaires, elle aussi, est déjà remplacée par un pont en bois. Dans le faubourg du Rhin, les immeubles Nos 50 et 52, dont l'un contenait le foyer des SS, sont incendiés.

15 décembre. — Ce matin séance historique dans la cave de la mairie. Sur la proposition de la section locale des FFI M. Heifigenstein, pharmacien, est nommé maire provisoire de Thann par le sous-lieutenant Desvosges, officier de liaison et sous-préfet militaire. En même temps on forme diverses commissions, chargées d'assurer le ravitaillement de la population civile, la mise en train des réparations des maisons sinistrées, etc. Il faut des vivres, des tuiles, du bois, du courant, de l'eau ! En fin de séance il est décidé d'adresser les télégrammes suivants au Général de Gaulle et au Général de Lattre de Tassigny :

Au général de Gaulle !

« Le comité local des FFI de Thann, réuni en sa première séance officielle félicite le général de Gaulle de l'Oeuvre magnifique accomplie

par lui pour la libération et le relèvement de la France et l'assure de son indéfectible attachement à la patrie retrouvée. »

Au général de Lattre de Tassigny !

« Le comité local des FFI de Thann, réuni en sa première séance officielle, félicite le général de Lattre de Tassigny des brillants succès remportés par la Première Armée française en Alsace et lui exprime toute sa gratitude pour la délivrance de la ville de Thann. »

On apprend que le Capitaine Vebaly (M. Emile Ehlinger, de Bitschwiller) est le chef des FFI de l'arrondissement de Thann. Arrêté en octobre par la Gestapo il a été miraculeusement délivré à Strasbourg, par les troupes de Leclerc.

16 décembre.— Journée relativement calme. Des civils allemands et des nazis alsaciens ramassent les cadavres dans les rues. Des réfugiés, ayant réussi à passer les lignes, affluent de Vieux-Thann. Aux dires des soldats, une attaque sur Vieux-Thann serait imminente. Il n'en est pourtant rien. — Depuis une quinzaine de jours les services de la sous-préfecture sont installés à Masevaux. — Hier, un obus est tombé en plein milieu du troupeau de moutons de M. Schwobthaler, parké près du Sackührle, tuant ou blessant environ 300 bêtes sur 600.

17—23 décembre. — Aucun changement dans la situation. Restant fidèles à leurs habitudes les Allemands continuent à marteler nos toits et nos pavés à coups de mortiers. Ils tiennent les premières maisons de Vieux-Thann, la Waldkapelle et les environs du Fesselplatz. Leurs éléments de reconnaissance descendent jusqu'au Sackührle. Nos avant-postes sont nichés dans la villa Schwobthaler, à l'usine Weco et à la fabrique des Produits chimiques. La nuit du 20 une patrouille ennemie a réussi à s'infiltrer dans la ville. Un engagement très vif s'en est suivi, au cours duquel des armes automatiques, des grenades à main et des canons anti-chars sont entrés en action. La pétarade n'a duré qu'une vingtaine de minutes, mais elle a suffi pour affoler toute la population. C'est dans cette nuit critique que le voiturier Claer Oscar a été tué dans sa maison, 2, rue de la Poste. — Le 22 la villa Ourisson dans la fabrique des Produits chimiques est devenue la proie des flammes. La maison de M. Robert Kammerer, artiste peintre, rue St-Georges, a subi le même sort. De Vieux-Thann les Allemands ont ouvert le feu sur les sapeurs-pompier, accourus pour combattre l'incendie, qui a duré jusqu'à 3 heures du matin.

Les troupes cantonnées à Thann sont relevées par des éléments de Corps Francs. En fait il ne reste plus grand chose à Thann. Les chars ont

complètement disparu. Au « Petit Bungert », devant la maison Dumel et rue du Kattenbachy, devant la maison Maier-Vincent, les Marocains construisent des barricades. Les barrages antichars aux sorties de la ville vers Vieux-Thann et la Hauteur de Leim-bach ont été refermés, des mines posées dans la rue Clemenceau et sur la route de Mulhouse, toutes mesures qui ont jeté le trouble et l'inquiétude dans les esprits. Anxieusement on se demande si le danger d'un retour offensif des Allemands ne serait donc pas entièrement écarté. Si les Boches revenaient à Thann ! On n'ose pas s'imaginer pareille catastrophe et l'on se répète, pour se donner de la contenance, la fière déclaration de ce Marocain : « Jamais le Boche nous a repris ce que nous lui avons enlevé. »

Dans les locaux bien abîmés de la sous-préfecture les FFI ont ouvert leurs bureaux. Le sous-préfet militaire s'y est également installé. Les arrestations d'Alsaciens nazis se poursuivent. — Encore des victimes civiles : Kritschina Augustin, un Lithuanien, employé à l'Usine Scheidecker, Willig Charles, fabricant de limes, et un Polonais de Wittelsheim, Tacher Malcaw. La situation exposée du cimetière ne permet pas d'y enterrer les morts. Ils sont provisoirement inhumés dans le jardin de l'hôpital. — Depuis le 17 l'eau coule de nouveau dans les conduites. Tout le ravitaillement des troupes et de la population se fait par la route Joffre, devenue, de ce fait, une voie de communication d'une importance vitale. Aussi, à la descente sur Bitschwiller, la route est-elle journellement soumise au tir ennemi.

Les FFI ont fait afficher en ville la proclamation suivante :

Conseil national de la Résistance - Forces Françaises de l'Intérieur :

FRANÇAIS D'ALSACE,

La liberté s'avance avec la marche victorieuse des drapeaux français et alliés.

L'envahisseur est chassé ; les nazis sont balayés !

L'Alsace opprimée, asservie, séparée de la France meurtrie va reprendre sa place au sein de la grande famille française.

L'Alsace, par sa vaillante défense passive, par le maintien des vieilles traditions françaises durant son martyr de 4 années sous le joug nazi, a bien mérité de la Patrie. La France ne l'oubliera pas !

Vous aurez un gouvernement qui gouverne une France libre, mais disciplinée à l'intérieur, puissante et respectée à l'extérieur, chère à ses amis, terrible à ses ennemis.

Comme en 1914, des milliers de jeunes Alsaciens et Lorrains combattent dans les rangs des troupes françaises, créées en Afrique du Nord et dans ceux des Forces Françaises de l'Intérieur.

Que chacun garde son calme, que chacun mette toute son énergie au service de la Patrie !

Un jour nouveau se lève, un avenir plus beau et meilleur que le passé se prépare !

Les justes seront récompensés, les félons châtiés, toutes les bonnes volontés employées.

Alsaciens, Alsaciennes, au travail !

Vive la France !

Vive l'Alsace !

Vive de Gaulle !

En même temps on a affiché l'arrêté ci-après :

1) *L'ordre et le calme doivent régner dans toutes les localités. La population est invitée à se mettre au service des Forces alliées et des FFI.*

2) *Tous les services et toutes les administrations publiques doivent continuer à fonctionner.*

3) *Les Alsaciens félons, arrêtés par les FFI et les forces de police, seront justiciables des tribunaux militaires et de droit commun. Les cas de justice individuelle seront sévèrement réprimés.*

4) *Les administrations communales actuellement en fonction sont remplacées à titre provisoire par des comités centraux nommés par les FFI. Une obéissance absolue et immédiate à leurs ordres est exigée en vue du maintien de l'ordre public et du bon fonctionnement des services administratifs.*

5) *Les actes de pillage et de destruction seront sévèrement punis. La population est invitée à les empêcher par tous les moyens.*

6) *Le système des cartes restera en vigueur.*

7) *Le Reichsmark conservera provisoirement le cours de 1 RM = 15 Francs et devra être pris en paiement comme le franc français.*

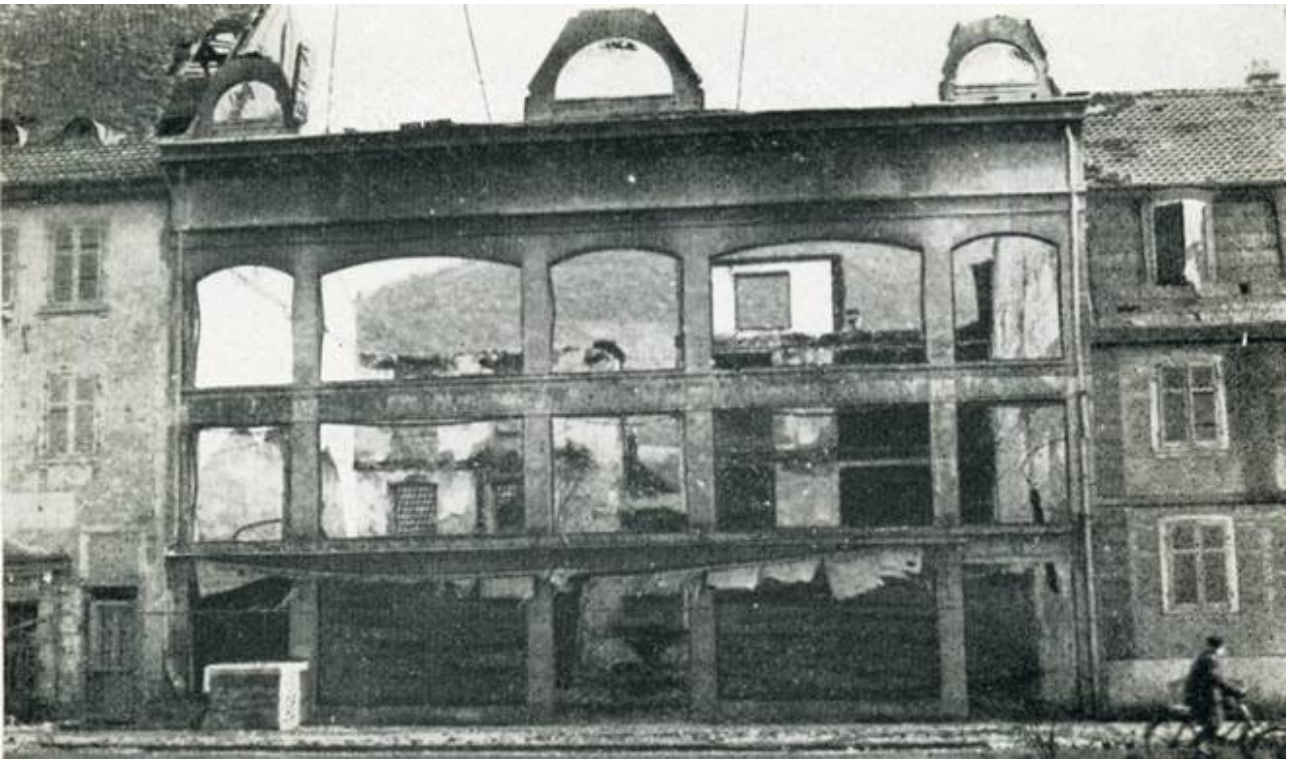
8) *Les prix des denrées et autres articles mis en vente doivent être maintenus à leur niveau actuel. L'affichage des prix reste obligatoire. Toute hausse de prix, toute spéculation et accaparement de denrées seront sévèrement réprimés.*



Le Musée



La Halle aux Blés



Le magasin Bumsel



Le barrage anti-chars du Parc Albert 1er

24 décembre. — On avait espéré pouvoir fêter la veille de Noël dans une ambiance plus pacifique. La proximité du front, les obus qui ne cessent de tomber, la situation incertaine, les bruits plus ou moins fantaisistes d'une évacuation imminente de la ville ne laissent guère éclore une véritable atmosphère de joie. Noël dans les caves ! Rares sont ceux qui ont réussi à se procurer un modeste sapin pour rester fidèles à la tradition — malgré tout ! Au Bungert, où la cave est peuplée d'une centaine de réfugiés, M. l'abbé Staehlé a célébré la messe de minuit.

25 décembre. — Il a fait vilain, cette nuit. Et le jour n'est pas plus calme. Le soir on apprend que toutes les maisons au bas de la ville à partir de la rue Clemenceau et du No 64 du Faubourg du Rhin doivent être évacuées. Les rumeurs, d'après lesquelles ce serait bientôt le tour de la ville entière reprennent de plus bel. La population est très abattue. Elle s'était attendue à d'autres cadeaux de Noël. — Le matin, à 9 h 30, a eu lieu, à la cathédrale, une grand'messe, rehaussée par le chant de l'Union chorale Ste-Cécile. Nombreux sont les fidèles, qui, chaque dimanche, assistent à l'office religieux, célébré à l'autel de la chapelle St-Thiébaud.

26 décembre. — L'exode commence. Les familles, frappées par l'ordre d'évacuation, affluent dans la ville pour y mettre leurs affaires en sécurité et chercher un gîte chez des amis. Le soir, atteint par un obus incendiaire, le restaurant « A la Ville de Masevaux » est détruit par le feu.

27 décembre. — A la villa Bockel fonctionne depuis quelques jours un hôpital complémentaire. Les infirmiers-brancardiers maintiennent à la cave de la mairie une permanence. Comme il y a tous les jours des blessés ils rendent à la population civile de très grands services. Quant aux sapeurs-pompiers, dont le quartier général est établi au poste de police, ils ne se dépensent pas seulement à combattre les nombreux sinistres et commencements d'incendies, mais aussi à assurer le service d'ordre et le transport des malades et des blessés.

28 décembre. — Cette nuit, le bombardement a de nouveau causé d'importants dégâts. — La veille de Noël, au nez des Boches, le service de ravitaillement a réussi à ramener en ville tout le stock de farine du moulin Ihler-Edel, situé en premières lignes, et à recouvrir les silos, contenant 1600 sacs de blé, qui ont ainsi été sauvés de la destruction.

29 décembre. — Nouvel ordre d'évacuation partielle. Cette fois-ci c'est le tour des maisons de la Hauteur de Leimbach. Elles doivent être évacuées jusqu'à la gendarmerie et la maison Horrenberger. Des Marocains plantent des mines sur la pente du Blosen. — On ne fait aucune difficulté aux personnes qui désirent quitter la ville de leur

propre gré. Au contraire. Munies d'un laissez-passer de la mairie elles sont évacuées à Masevaux ou à Belfort. — Les FFI et le sous-préfet militaire transfèrent leurs bureaux de la sous-préfecture dans l'immeuble de l'Ex-DAF, moins exposé. — On a l'impression que la ville n'est protégée que par une bien faible couverture.

31 décembre. — Après Noël on fête également le réveillon dans les caves.

1^{er} janvier 1945. — Les trois derniers jours ont été relativement calmes. Les Marocains continuent à miner les abords de la zone évacuée, du Blosen jusqu'à la Thur chez Weco. Comme il est question de faire sauter le pont du Steinrunz dans le chemin des Bangards le conservateur du Musée, M. Weissbeck, fait enlever et mettre en sécurité les précieuses stèles de la cabane des gardes-vignes.

6 janvier. — Le tir de harcèlement ennemi s'est de nouveau intensifié. Le 4, le plongeur Metz Albert a été tué à l'Hôtel du Parc. On a fait sauter le pont du Steinrunz et la cabane des bangards en a été très endommagée. Devant le pont détruit on élève un barrage. Le bord droit du Steinrunz est semé de mines. Des Marocains achèvent le barrage anti-chars, commencé par les Allemands dans la Rue Poincaré — alias Hermann Göringstrasse ! — et le ferment.

7 janvier. — Que les nouvelles du front des Ardennes et du Bas-Rhin sont mauvaises ! Nous savons maintenant pourquoi notre secteur a été dégarni de troupes et pourquoi l'offensive n'a pas été poursuivie. Pourvu que les maigres effectifs qu'on nous a laissés tiennent bon. A midi, un spectacle étrange est offert à la population. Les FFI font défiler à travers les rues une caravane de jeunes filles, auxquelles ils ont coupé les cheveux pour les punir d'avoir trop intimement collaboré avec les soldats boches. — Depuis quelques jours il fait très froid. La neige a fait son apparition.

8—13 janvier. — Le bombardement de la ville se poursuit sans relâche. On commence par s'y habituer et les rues sont toujours pleines de monde, tant que l'air est pur. Les Allemands en veulent surtout à la place devant et derrière la mairie, au carrefour près de l'Hôtel du Parc, au pont de la Halle aux blés et à l'orphelinat. Le nombre des blessés civils ne fait qu'augmenter. Dans la cour de l'usine Gerrer, à l'orphelinat, chez le marchand de vin Kollross et à d'autres endroits de la ville, des mortiers ont été installés qui rendent aux Allemands le triple de ce qu'ils nous envoient.

A la cave de la mairie, M. Heiligenstein, secondé notamment par M. Zussy, se dépense, infatigable, à faire tourner une rudimentaire machine administrative. A ses côtés une poignée d'hommes dévoués, fournit journellement des efforts admirables, souvent pleins de risques, pour

assurer le ravitaillement de la population. On distribue les nouvelles cartes d'alimentation : 250 gr. de viande par semaine, 350 gr. de pain par jour.

Pour sortir de la ville, il faut maintenant un laissez-passer, signé par le Commandant de la Place, dont le PC se trouve à l'usine Scheidecker, et de la Sécurité militaire, logée dans le bâtiment de la pharmacie Dreyfuss. Les Thannoïsiens habitant « extra muros », c. à d. au-delà du barrage du parc municipal, doivent être munis d'une attestation spéciale.

Les FFI de Thann sont pratiquement enrôlés dans les troupes combattantes, chargées de la défense de la ville. Ils participent aux opérations de reconnaissance, font du service de garde en première ligne et servent de guides à la montagne. Blessé mortellement, le FFI Frey Emile succombe à l'hôpital de Belfort. Le 12, en déchargeant du charbon à la gare un ouvrier, Muth André, est tué, un autre grièvement blessé.

14 janvier. — Dimanche. Plus drus que jamais les projectiles grêlent cet après-midi sur la ville. Le fils de M. Untersinger est tué sous la porte de la maison paternelle. — On annonce que la Suisse accepte 240 enfants de Thann pour les soustraire au danger du bombardement. Merci, Suisse ! — Il fait très froid. 14 degrés au dessous de zéro !

15 janvier. — Mouvements de troupes. Il ne faut pas plus aux Boches pour nous envoyer une triple ration de mortiers. De Thann jusqu'à Felling ils arrosent la route de la vallée. A Thann il y aurait eu 6 blessés civils. Avant-hier un jeune homme de Cernay, Kronenberger Raymond, déserteur de la Wehrmacht, a été tué à l'entrée de la ville, après avoir traversé les lignes.

16 janvier. — On ne se sent vraiment plus à son aise. Le découragement s'empare des âmes faibles. Le nombre des familles quittant la ville où chaque nuit et chaque jour sont marqués par de nouveaux dégâts, de nouveaux dangers et de nouvelles victimes, ne cesse de croître. — Les services de la sous-préfecture, transférés de Masevaux à Thann, sont installés à la villa Weber, rue St-Jacques. — Place Joffre M. Mehrenberger Eugène est mortellement blessé.

18 janvier. — Pendant la nuit, dégel. — Depuis le début du bombardement une équipe de quelques hommes, travailleurs obscurs, qui méritent toute notre reconnaissance, maintient le four de l'usine à gaz en veilleuse malgré la proximité de l'ennemi.

19 janvier. — Bombardement intense de la ville durant toute la nuit. Des troupes fraîches arrivent. Du coup le moral monte et redevient excellent. On attend une offensive, celle qui doit nous amener la

libération définitive. Mais le dégel a cessé et la neige s'est remise à tomber.

20 janvier. — Voici l'offensive. Après une nuit des plus agitées elle prélude par une violente préparation d'artillerie qui dure de 7 h. à 10 h. Le roulement ininterrompu des explosions, c'est de la musique dans nos oreilles. Plus ça « barde », plus ça nous gonfle d'espoir. Dans les rues, ensevelies sous la neige, on ne voit presque pas de civils, mais d'autant plus de militaires et même — quel bon signe — des chars. Il y a quelques jours le FFI Lindecker de Thann a trouvé la mort sur le champ d'honneur. — Une grange et un étable de l'hôpital civil brûlent.

21 janvier. — La neige tombe sans cesse. Pendant toute la journée des Marocains escaladent avec leurs mulets la pente raide du Rangen, soumise au feu des mortiers ennemis. Des chars prennent position sur la Hauteur de Leimbach. Le bruit court — une fois de plus — que Vieux-Thann est pris.

22 janvier. — On ne sait encore rien des premiers résultats de l'offensive. Ce qui est certain, c'est qu'à Vieux-Thann il n'y a rien de changé. On prétend que les Français cherchent à contourner le village par le Nord à travers la montagne. Il neige.

23 janvier. — Nuit calme, mais journée passablement troublée. Au loin, en direction de Mulhouse, on perçoit le bruit sourd d'une violente canonnade. La neige continue à descendre à gros flocons.

24 janvier. — Est-ce croyable ? Aujourd'hui, pas un seul obus ne semble avoir touché la ville. On apprend que le Herrenstubenkopf a été pris de haute lutte. Braves Marocains. Toute notre immense gratitude, mêlée d'admiration, les accompagne lorsque nous les voyons monter en ligne sur les hauteurs enneigées, où ils doivent fournir des efforts surhumains contre un ennemi plein de mordant et une nature impitoyable. Le communiqué officiel de la 1^{ère} Armée nous comble de joie. La forêt du Nonnenbruch a été nettoyée et 10.000 prisonniers ont été faits. Voilà l'explication de la canonnade, entendue hier.

23 janvier. — C'est à désespérer. Point n'est besoin d'être grand stratège pour se rendre compte que cette neige qui tombe sans répit depuis 5 jours, gêne terriblement nos soldats et retarde notre délivrance. La nuit passée M. Himmelberger Etienne a été trouvé dans la zone évacuée, mortellement blessé par une balle.

26 janvier. — Ce matin 60 centimètres de neige. De mémoire d'homme on n'en a vu autant en ville. Le Herrenstubenkopf aurait été perdu à nouveau. Hier et aujourd'hui plus de 400 enfants de Thann sont partis pour la Suisse. Par suite de la neige leur évacuation s'est faite dans des conditions extrêmement difficiles. De nombreuses pannes ont marqué leur voyage.

28 janvier. — Le 5e B.A.C. attaque Vieux-Thann. Le village terriblement abîmé, abandonné de ses habitants depuis un mois, est occupé à moitié.

29 janvier. — Libération totale de Vieux-Thann. Notre propre libération commence à prendre des formes tangibles. Les obus allemands nous arrivent maintenant de la montagne où l'ennemi possède un observatoire incomparable sur le Baecherkopf.

30 janvier. — Le bruit, selon lequel Cernay aurait été pris, s'avère comme faux. Les Français ont toutefois atteint la Thur et occupé le faubourg de Belfort. Une attaque de nos chars en direction de Cernay sur la route longeant la montagne a malheureusement échoué, les Allemands n'ayant pas encore été définitivement chassés de la côte 425.

31 janvier. — A l'improviste le dégel a commencé la nuit passée. Dans nos habitations aux toitures percées les dégâts causés par l'eau viennent s'ajouter maintenant aux dommages provoqués par les obus. Hier on a fait sauter, à coups de mines, le barrage de la fabrique des Produits chimiques; aujourd'hui on rouvre la barricade du parc municipal et c'est pour nous un indice annonciateur de jours meilleurs que de voir à nouveau des voitures rouler sur la route de Leimbach, fermée à la circulation depuis l'arrêt des opérations dans le secteur de Thann. L'après-midi la rue Kléber parcourue sans cesse par de longues colonnes de mulets, sert de cible aux mortiers allemands.

1^{er} février. — Journée assez calme. Mais la nuit, vers 11 heures, le quartier du Steinby est de nouveau pris à partie.

2 février. — Encore une journée passablement tranquille. Des avions interviennent dans les combats près de Cernay. On les voit descendre en piqué et remonter comme des flèches dans le ciel clair. Vers 18 heures, à la tombée de la nuit, commence le bombardement le plus violent que la ville a essuyé depuis la libération. Il dure presque toute la nuit. Les maisons entre la place Chardon et le tribunal ainsi que l'orphelinat en ont été tout particulièrement éprouvées. Comme par miracle il n'y a pas eu de victimes parmi la population ; par contre deux chevaux du cultivateur Monnier ont été tués. L'ennemi semble avoir eu connaissance des importants mouvements de troupes qui se sont déroulés en ville pendant la nuit. Les optimistes prétendent que les Allemands ont voulu liquider leurs munitions avant de f... le camp ! — Depuis hier le bureau des postes fonctionne pour le courrier militaire dans le bâtiment de la police, derrière la cathédrale.

3 février. — Pas une seule « arrivée » à Thann. Bitschwiller, par contre, n'a pas été épargné. Des chars font leur apparition.

4 février. — Dimanche. Dimanche mémorable. Dimanche inoubliable. La nuit a été parfaitement tranquille. Dès le matin des

centaines de camions, passant par la Hauteur de Leimbach, amènent des troupes fraîches, solides et beaux gaillards. Dans la rue Gerthoffer s'alignent des chars. Partout des soldats. On n'en a jamais vu autant en ville. Et pas un coup de feu. Mais voici que l'heureuse nouvelle se répand comme une traînée de poudre : « Cernay est pris. Le Boche bat en retraite dans la plaine comme à la montagne. » Ah, comme on respire. Quel soulagement. Quelle joie. Fini le cauchemar qui a pesé sur nous pendant 7 longues semaines et qui nous a gâté, quelque peu, le bonheur d'être libérés et d'avoir vu filer le Boche. Finie la vie misérable dans les caves humides. Fini le jeu de cache-cache avec la mort ! Finies les angoisses. Nous voilà enfin libérés, entièrement, définitivement. Les premiers drapeaux apparaissent aux fenêtres. Et qui dira le nombre des bouteilles vidées pour célébrer dignement ce grand jour !

5 février. — Le drapeau tricolore flotte à toutes les maisons. Drapeau, tenu caché pendant 5 longues années, drapeau confectionné en toute hâte lorsqu'en automne dernier la voix du canon et la débandade des soldats de la Wehrmacht ont fait présager l'approche de la délivrance. A 11 heures la fanfare du 5^e B.C.A. défile dans la grand'rue, acclamée par une foule en proie à la plus joyeuse émotion. Pour la première fois, depuis 5 ans, la Place Joffre — dont les Nazis avaient fait leur « Adolf-Hitler Platz » — retentit de nouveau des accents de la marche « Alsace-Lorraine » et de la Marseillaise !...

Thann est libre ! Mais dans quel état se trouve la ville. Dans chaque rue, dans chaque ruelle d'énormes monceaux de décombres bordant ou couvrant les trottoirs. Des munitions, de la balle de mitraillette jusqu'aux plus grands calibres des canons de bord, traînent encore partout, rappelant la violence des combats de rues. Il n'y a guère d'habitation dont les vitres ne sont pas brisées, la toiture éventrée, la façade délabrée. Détruits par le feu, fracassés par les obus, effondrés avec le pont dynamité, une trentaine d'immeubles ne sont plus habitables. Parmi les édifices publics la Halle aux blés et le musée, le collège et la mairie présentent le plus de dégâts. Et que dire de la Collégiale ? S'ils l'avaient voulu démolir, les Allemands n'auraient pas pu s'acharner avec plus de férocité contre le fier sanctuaire de St-Thiébaud, dont les blessures et les mutilations ne se comptent pas. De ces quelques semaines de bombardement la cathédrale est sortie plus meurtrie que des 4 années de la Grande Guerre 1914—18...

Mais qu'importent tous ces dégâts matériels. Il n'y a donc, en définitive, que cette seule chose qui compte : Le Boche est parti ! La France est revenue ! La ville est redevenue « Thann, la française » !

Vive la France et honneur à ceux qui ont versé leur sang pour notre délivrance !

Notes militaires sur la libération de Thann

C'est le C.C. 6 (Combat command N° 6 de la 5e D.B.) qui a conquis Thann dans le cadre de la manœuvre) de la 2e Division d'Infanterie Marocaine, qui elle-même faisait partie du 2e Corps d'Armée de la Première Armée Française.

Le C.C. 6 comprenait notamment le 6e Régiment de chasseurs d'Afrique (Régiment de chars) et le 3e Bataillon du Régiment de marche de la Légion étrangère. (Infanterie portée de la 5e D.B.).

Le 7 décembre le 4e escadron du 6e R.C.A. et ses sections d'infanterie portée, suivis du 8e Régiment de tirailleurs marocains s'emparent de Bitschwiller. L'attaque commence à 9 h 20 ; à 11 h 45 le nettoyage du village est terminé.

Le 8 décembre un détachement du 3e R.S.M. (régiment de reconnaissance de la 2e D.I.M.) pénètre dans Thann. Les chars du 3/6. R.C.A. viennent de renforcer et pénètrent vers 17 heures au centre même de la ville où ils passent la nuit.

Le P.C. du Lieutenant-Colonel Renaudeau d'Arc, commandant le 6e R.C.A. s'installe à Bitschwiller, près de l'église, dans le courant de la nuit.

Dans la journée du 9 décembre, consacrée à la conquête de l'est de Thann et au nettoyage de la ville, un P.C. avancé est établi à 7 heures au « Petit Tonneau d'Or », Grand'rue. Un peloton de chars du 6e R.C.A. s'occupe de deux gros chars allemands, repérés à 200 mètres N.E. de l'église. Un autre peloton est arrêté par des barricades près de la sous-préfecture.

Le peloton du Lieutenant Tourneux, débordant par le sud, détruit un automoteur ennemi et met un « Jagdpanther » en fuite. Mais un de ses chars, le char 9, est touché à son tour et flambe. — Deux chasseurs sont restés à bord, deux autres sont blessés.

A 15 h., un détachement est engagé sur les versants nord du Stauffen et fait prisonniers tous les Allemands, réfugiés dans le tunnel.

Le 10 décembre les chars aident les Tirailleurs à prendre pied sur le Rangenkopf. — Un autre détachement s'empare de l'usine des Produits chimiques.

Un peloton de chars et sa section de Légionnaires, afin de déborder Vieux-Thann par le sud, se dirigent au carrefour 328, près du restaurant

Garnier. Il est violemment pris à partie. Le Lieutenant Tourneux est mortellement blessé.

Un peloton de chars légers franchit la Thur à gué et ramène une cinquantaine de prisonniers, facilitant la progression de l'infanterie sur le Rangenkopf.

Un autre détachement se portant sur Leimbach, fait une soixantaine de prisonniers qui descendaient du Stauffen, met en flammes un « Jagdpanther » et en touche un second qui sera trouvé le lendemain, abandonné par les Allemands, au carrefour 328.

Les 11 et 12 décembre, Thann ayant été entièrement occupé le 10, l'attaque de Vieux-Thann se poursuit. — Le char « Jeanne d'Arc » est atteint par un 88 et flambe gardant les corps de l'Adjudant Klein et du Maréchal-des-Logis de Langalerie.

Vieux-Thann ne sera pas pris, le commandement ne voulant pas employer l'artillerie, pour éviter sa destruction.

Le 13 décembre, le C.C. 6, mis en réserve de Division, est relevé à Thann par les unités de la 2e D.I.M.

La prise de Thann dans les communiqués de la Première Armée Française

(Extraits)

4 décembre 1944. — Dans les Vosges, poursuivant avec la même opiniâtreté leur progression la 3e D.I.A. et les F.F.I. se sont emparés du Grand Valtin et ont élargi l'emprise dans la vallée de la Thur. Dans le secteur de la 2e D.I.M. combats d'une extrême violence pour la possession de nouveaux terrains entre Thann et Bourbach-le-Bas, dominant les positions allemandes de la plaine entre Doller et Thur. Nous tenons la ligne de crête dominant immédiatement Willer-sur-Thur et Thann à 1 km au sud de ces deux localités.

6 décembre. — La 2e D.I.M. a amélioré ses positions au sud de Thann s'emparant de la côte dite « place de Rome », aux lisières même de la localité et de la côte 475 à 1500 mètres à l'est de Bourbach-le-Bas.

7 décembre. — Au cours de la journée du 7 décembre la Première Armée Française a remporté de nouveaux et d'importants succès. Dans la région de Thann nos tirailleurs marocains, renforcés d'éléments F.F.I. du Régiment de Bourgogne ont conquis la localité de Bitschwiller à la suite de combats acharnés, puis, élargissant leur action, ont pris pied dans la ville de Thann et dans Willer-sur-Thur.

8 décembre. — Dans les Vosges la Première Armée Française a poursuivi son offensive et remporté de nouveaux succès en dépit d'une résistance acharnée de l'ennemi. Dans la région de la Thur nos forces ont largement pénétré dans Thann et ont conquis les crêtes qui dominent la ville au nord et au sud... Les goumiers du général Guillaume ont occupé Moosch et Brand, où ils ont effectué leur liaison avec les troupes venant de la région de Thann.

10 décembre. — La 2e D.I.M. a conquis et nettoyé complètement Thann, capturant 300 prisonniers. Profondes et larges têtes de pont sur la rive gauche de la Thur entre Willer et Thann ; très violentes contre-attaques dans la région de Rammersmatt repoussées.

11 décembre. — La 2e D.I.M. a conquis après de violents combats la localité de Roderen, puissamment fortifiée et position-clef de la défense adverse entre la Thur et la Doller à la sortie des Vosges et a progressé de 3 km et fait 300 prisonniers. Au nord de Thann la 2e D.I.M. a encore élargi et approfondi la tête de pont.

14 décembre. — Immédiatement au nord de Thann, violente bataille engagée pour la possession du Rangenkopf qui reste entre nos mains.

Les victimes civiles du bombardement

GRUNEISEN Joseph, 46 ans, tué le 6.12.1944, chemin des Pèlerins N°1.

GRUNEISEN Célestine, née Abt, 46 ans, blessée mortellement le 6.12.1944, chemin des Pèlerins N°1, décédée le 4.1.1945 à Belfort.

TSCHEILLER André, 13 ans, tué le 8.12.1944, faubourg du Rhin N°11.

ERNY Clémentine, 35 ans, tuée le 8.12.1944, faubourg du Rhin N°11.

GUTH Joséphine, née Kieffer, 62 ans, blessée mortellement le 8.12.1944, faubourg du Rhin N°11, décédée le 13.12.1944.

MARTIN Alphonse, 67 ans, blessé mortellement le 8.12.1944, rue Curiale N°37, décédé le 9.12.1944.

LABRELL Georges, 16 ans, tué le 9.12.1944, rue Curiale N°35.

STUDER Jeanne, 23 ans, tuée le 9.12.1944, rue du Steinby N°2.

TSCHEILLER Albert, 12 ans, tué le 9.12.1944, rue des Cigognes N°12a.

KESSLER Edouard, 77 ans, blessé mortellement le 9.12.1944, rue du Rungert, décédé le 10.12.1944.

JORDAN Albert, 46 ans, tué le 10.12.1944, place de la Gare.

BLANKENHORN Robert, 36 ans, blessé mortellement le 10.12.1944, place de la Gare, décédé le 17.12.1944 à Belfort.

STEGER Marthe, née Boch, 40 ans, tuée le 10.12.1944, rue de l'Etang N° 68.

GROB Jacques, 55 ans, blessé mortellement le 10.12.1944, rue des Vignes, décédé le 11.12.1944.

HAGENBACH Anna, née Sifferlen, 33 ans, blessée mortellement le 11.12.1944, rue du Noyer, décédée le 26.12.1944 à Belfort.

CLAER Oscar, 67 ans, tué le 20.12.1944, rue, de la Poste N°2.

WILLIG Charles, 63 ans, tué le 21.12.1944, rue St-Jacques N°11.

METZ Albert, 43 ans, tué le 4.1.1945 à l'Hôtel du Parc.

MUTH André, 61 ans, tué le 12.1.1945 à la gare.

UNTERSINGER Ernest, 18 ans, tué le 14.1.1945, rue des Cerfs N°9.

MEHRENBARGER Eugène, 38 ans, blessé mortellement le 16.1.1945,
place Joffre, décédé le 8.2.1945 à Belfort.

HIMMELBERGER Etienne, 40 ans, tué le 25.1.1945, rue de la Paix.